



SEBASTIAN
ROTELLA
TRIPLE
FRONTIÈRE

DANS LA LISTE DES COUPS DE CŒUR
DU NEW YORK TIMES

EXPRESSION
NOIRE

SEBASTIAN
ROTELLA
TRIPLE
FRONTIÈRE

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR ANNE GUITTON

Libre  Expression
Une compagnie de Quebecor Media

1

Brouillard sur la frontière.

L'agent de la Patrouille frontalière Valentin Pescatore conduisait sa Jeep Wrangler à toute vitesse, plein sud à travers la brume. Pour chasser la gueule de bois et l'envie de dormir, il avait acheté une canette de Coke au bord de la route. Il avala une gorgée ; le gaz lui monta au nez. Il freina pour prendre un virage, soulevant un nuage de poussière. Des lièvres détalèrent devant ses phares.

Appuyer sur la pédale de frein était encore douloureux. Il s'était bousillé la cheville dans un canyon quelques mois plus tôt en poursuivant un type de Tijuana qui, lui, portait des baskets montantes. Il comptait attraper le fuyard au vol par la capuche de son sweat-shirt, histoire de confirmer son statut de recrue la plus rapide de son unité.

Au lieu de ça, Pescatore s'était étalé en beauté en se tenant la cheville.

Les autres agents de la Frontalière l'avaient entouré dans le noir. Accents *tejanos*. Lueurs de cigarettes. Une silhouette en chapeau de cow-boy accroupie près de lui, comme pour examiner un prisonnier ou un cadavre.

« Bon Dieu, *muchacho*, on devrait te filer la médaille de la connerie. »

« Tu courais après une fille, Valentin ? Pas si facile, hein ? »

« Allez, on peut pas tous les attraper. Ralentis un peu. La course à pied, ça nous impressionne pas. »

La voix bien réelle de l'opérateur radio fit taire celles qui résonnaient dans sa tête. Il voulait connaître sa position. Pescatore écrasa l'accélérateur et fila à travers un champ plongé dans le noir, en direction de la vallée de la Tijuana. Avec une grimace coupable, il glissa un CD dans le lecteur. Vacarme de basse et de cymbales : c'était une version rap de la chanson *Low Rider*.

*Another night on the boulevard
Cruisin' hard
And everybody's low-ridin'**

C'était devenu sa bande-son fétiche, celle qui servait de prélude à toutes ses nuits sur le champ de bataille de l'absurde. Le sourire aux lèvres, il se balançait, chantonnait les paroles. Il entra dans San Ysidro, la dernière portion de San Diego avant la limite de Tijuana. La Wrangler longea les parkings où les touristes laissaient leurs voitures avant de passer à pied côté Mexique, puis les boutiques de fringues dégriffées destinées aux acheteurs mexicains. Le quartier servait de point de rendez-vous aux *raiteros* (chauffeurs en « spanglish »), qui se proposaient de conduire vers le nord les clandestins qui parvenaient à franchir les canyons. Il aperçut

* Encore une nuit sur le boulevard
À traîner dans nos bagnoles
Tout le monde en lowrider.

des silhouettes accroupies entre des rangées de voitures mais il ne ralentit pas. Des agents de la Frontalière en uniforme et en civil attendaient déjà, embusqués dans l'ombre, que les véhicules se remplissent avant de passer à l'action. Pas de *raite* ce soir, les mecs. Revenez demain.

Tout le long de la Ligne, jusqu'au Pacifique, des projecteurs de stade perchés sur de hauts mâts éclairaient la zone fédérale réservée, près de la passerelle qui menait à Tijuana. Un peu au sud-est de la rue où veillait une camionnette de la Frontalière, une bande d'ados – les garçons en veste Raiders et pantalon baggy taille basse, les filles en short et dos-nu malgré le froid – était en train de franchir le portillon. Le tintement métallique lui évoqua le son du calliope ou des *steel drums*. On était mardi soir et les jeunes partaient sûrement faire la fête dans ce qui restait du quartier animé de l'Avenida Revolución, victime collatérale de la guerre des gangs avec ses bars condamnés et ses clubs déserts. Plus à l'est, le fleuve d'acier de l'autoroute s'engouffrait entre les guérites de la douane mexicaine. Piscatore prit à l'ouest le long de la frontière. La barrière rouillée était composée de morceaux de piste d'atterrissage récupérés sur d'anciennes bases aériennes temporaires : des reliques militaires qui dataient du Vietnam. Une seconde ligne de fortifications plus récente, plus haute, en grillage, luisait à droite de la route.

Des migrants étaient perchés en haut de la barrière de gauche. Ils prenaient leur temps, suspendus entre deux nations. Ils le regardaient. Leur souffle se condensait dans la nuit de février. On surnommait cette zone «Memo Lane» parce que les cailloux y pleuvaient souvent sur les véhicules de la Frontalière, obligeant les agents à rédiger des mémos en rentrant au poste.

Pescatore cligna des yeux et bâilla. Un jour, au collège, un prof qui se croyait malin s'était moqué de lui parce que son nom signifiait « pêcheur » en italien. Sans parler de l'homonyme à connotation biblique. Alors ce sera quoi, monsieur Pescatore ? Pêcheur ou pécheur ? Finalement, Pescatore était devenu les deux, dans un sens que les jésuites n'auraient jamais imaginé. Pécheur et pêcheur d'hommes, de femmes et d'enfants. Toute prise était bonne. Il n'y avait pas de filet assez grand pour les contenir tous. Attrape, attrape. Et remets tout à la mer.

La chanson suivante s'ouvrait sur la voix de baryton du message d'attente des services de l'immigration américaine. Et puis des bruits d'hélicoptères, un faux appel radio de la Patrouille frontalière, un rythme frénétique. Le rappeur parlait d'oppression, de Christophe Colomb, de migrants sur la route. Il s'énervait, accusait la Frontalière de bavure, de vol, de meurtre et d'à peu près tout à part noyer des bébés chiens.

Pescatore aimait bien ce morceau, parce qu'il était facile à détester. Il lui rappelait les militants à queue-de-cheval de l'association Viva La Raza, la hantise de tout agent qui se respecte. Ceux qui se planquaient dans les buissons, caméra à la main, pour guetter les infractions ; ceux qui sortaient leurs beaux discours sur les droits de l'homme quand un agent se défendait contre un junkie ou un membre de gang. Cette chanson lui rappelait les films mexicains sur la *Migra Asesina*, où des agents de la Frontalière aux allures de croque-morts déchiquetaient les migrants à grandes rafales de fusil automatique. Pas très réaliste, comme tableau : plus d'une fois, Pescatore avait constaté que les clandestins coincés entre les agents américains d'un côté et la police mexicaine de l'autre préféraient encore courir vers le nord pour se rendre.

Le rythme des paroles s'accélérait dans un vacarme de coups de feu. Pris d'une euphorie sarcastique, Pescatore leva le menton et hurla le refrain : « *Runnin'!* »

Puis il éteignit la musique. Il fit habilement franchir un talus à la Wrangler et s'arrêta dans un tourbillon de poussière. Il venait d'atteindre son poste de travail, la ligne de front dans la guerre interminable que menait la Légion étrangère américaine, autrement dit la Patrouille frontalière : la berge artificielle de la Tijuana.

Ce décor lui donnait toujours l'impression d'avoir atterri sur une planète hostile. La digue de béton redescendait vers le territoire mexicain au sud-est. Des lambeaux de brouillard flottaient au-dessus du lit de la rivière comme des nuages arrimés au sol. On distinguait les silhouettes fantomatiques des migrants, éparpillés sur les flancs du remblai. La rivière était presque à sec, à l'exception d'un mince filet d'eau qui serpentait au milieu des touffes de végétation : une eau noire, polluée par les égouts et les rejets toxiques, venue tout droit des montagnes d'ordures des bidonvilles de Tijuana. Les vendeurs frontaliers proposaient aux clandestins des sacs-poubelle pour se protéger les pieds et les jambes au moment de piétiner dans la boue.

Il y avait des dizaines de personnes côté mexicain. La fumée des feux de camp se mêlait à la poussière. Il régnait une clarté presque infernale à cause des flammes, des projecteurs et de la lueur des *colonias* dont étaient parsemées les collines de Tijuana.

La voix de l'agent Arleigh Garrison, le supérieur de Pescatore, grésilla dans la radio.

— Enfin ! C'est pas trop tôt.

Pescatore tripota les boutons.

— Oui, chef. Pardon pour le retard. Comme je t'ai dit, j'ai eu un problème de radio...

— Ton problème, c'est que t'as bu trop de *cervezas* hier soir au Hound Dog, gloussa Garrison.

— Oui, chef.

— Prêt à attraper des rats ? Prêt à jouer ? J'ai l'intention de battre mon record aujourd'hui, mon pote.

— Oui, chef.

Il n'en était plus à sa première arrestation, mais Pescatore ne parvenait toujours pas à appeler les clandestins des « rats ».

— Ramène-toi. J'ai un truc à te montrer.

Pescatore alla se garer près des deux Wrangler qui attendaient côte à côte sur la rive nord, à quelques centaines de mètres de là. Il sortit pour parler à Garrison et à un agent nommé Dillard, un cow-boy maigre au visage de gamin qui était en train de dire au chef d'une voix traînante :

— Ces connards voulaient pas s'arrêter, alors j'ai coupé mes phares et ma *sireïne*.

Et dire qu'ils se foutent de moi à cause de mon accent, songea Pescatore. Il aperçut son reflet dans la vitre de l'une des voitures : à vingt-cinq ans, il était petit, trapu, avec des bras et des jambes musclés et d'épaisses boucles noires. Il avait de grands yeux méfiants et un nez épaté. Il aimait changer de tête régulièrement, comme s'il était sous couverture. Se laisser pousser des moustaches à la turque, à la Hells Angel ou façon hors-la-loi. À Chicago, avant d'intégrer la Frontalière, il avait eu les cheveux longs comme les joueurs de foot mexicains qu'on voyait dans les parcs près de Taylor Street. Mais maintenant, il les portait courts et était rasé de près. Il essayait de rester discret, de jouer son rôle et, pour reprendre l'expression de Garrison, de s'en tenir au programme.

— Hé, mon pote, s'exclama ce dernier en le saluant d'une poignée de main vigoureuse qui lui broya les arti-

culations et lui fit perdre l'équilibre, comme si le chef essayait de le précipiter en bas du remblai. Tu veux quelque chose, Valentin ? Café ? Eau ? Oxygène ? Il faut que tu gardes les yeux ouverts. Je voudrais pas que tu plantes ta voiture de fonction dans un arbre.

Pescatore se libéra de la main gantée de Garrison et prit un air penaud.

— Mais non, tu sais bien que je suis un as du volant. J'ai pas très bien dormi, c'est tout.

Ça faisait des mois que Pescatore ne dormait plus, même après les soirées arrosées chez Garrison ou dans des bars glauques de galeries marchandes, à San Ysidro, Imperial Beach ou National City. La lecture d'un article sur le sujet l'avait convaincu que son problème était lié aux courses-poursuites. L'article expliquait qu'elles provoquaient chez les policiers un mélange de peur, de rage et une montée d'adrénaline qui pouvaient avoir des conséquences physiologiques irrémédiables. Même quand Pescatore finissait par s'assoupir, il ne parvenait qu'à flotter à mi-chemin entre veille et oubli. La frontière le poursuivait jusque dans son sommeil. Elle le hantait. Des visages désincarnés surgissaient du lit de la rivière. Quand il se réveillait, dans un état de panique et d'épuisement, le soleil de l'après-midi brillait derrière la vitre ; son uniforme vert l'attendait sur le dossier d'une chaise. Au boulot.

— Alors comme ça t'as eu une panne d'oreiller, dit Garrison. Tu te pointes à six heures pour la tournée de cinq à une. T'as un problème de radio. Tu retournes au central en prendre une autre. Peut-être même que t'en profites pour draguer la petite Lupita qui bosse à l'accueil. Et paf, il est vingt heures trente et ta garde est déjà bien entamée. T'as de la chance que je t'aie à la bonne, Valentin.

— C'est clair.

— Heureusement que tu bosses bien, une fois que t'es là. Pas comme ces limaces.

Garrison avait derrière lui dix ans d'expérience dans les tranchées d'Imperial Beach. Et avant ça, il avait passé dix ans dans les Forces spéciales, puis en Amérique latine comme agent de sécurité, puis en Afrique à jouer les « chasseurs blancs », comme il disait. Il mesurait un mètre quatre-vingt-dix. Son dos et ses épaules carrées étaient à l'étroit dans son uniforme. Il portait sa casquette réglementaire très haut sur le crâne pour masquer sa calvitie naissante.

Un jour, Pescatore l'avait vu mettre un prisonnier à terre d'un coup de boule. Il observa le regard de sniper de son supérieur en se demandant quelles « conséquences physiologiques irrémédiables » une décennie de poursuites avait pu causer chez lui.

Garrison se retourna en faisant jouer ses muscles et attrapa une paire de jumelles sur le tableau de bord.

— Tu sais quoi, lança-t-il, ton pote Pulpo est de retour.

— Tu déconnes ! (Pescatore prit les jumelles.) Je l'avais envoyé chez le procureur, il devait l'inculper pour entrée illégale sur le territoire. Il a eu de la chance parce qu'il a sauté à l'arrière du camion juste à temps. Les clandestins ont pas voulu avouer que c'était leur chauffeur.

— Bah, il a dû trouver un moyen de passer entre les mailles du filet. Tu parles d'une surprise.

— *Pinche* Pulpo.

— Qu'est-ce que tu vas faire si tu attrapes cet enfoiré ? demanda Garrison en fixant Pescatore de ses yeux gris globuleux.

Pescatore hésita un peu avant de répondre :

— Je vais le défoncer.

Puis il se réfugia derrière ses jumelles. Il les braqua vers la foule amassée sur la rive sud, juste à côté de

l'endroit où avaient été peints sur le béton, en lettres aussi grandes qu'un homme, ces mots en espagnol : PAS IMMIGRÉS CLANDESTINS : TRAVAILLEURS INTERNATIONAUX. Les silhouettes assises par terre, les épaules basses, formaient une mer de capuches, de casquettes et de sacs à dos. Spectateurs de l'amphithéâtre à ciel ouvert qui séparait les deux villes, ils attendaient que le spectacle commence. Pulpo, le fameux passeur, faisait les cent pas devant un groupe de migrants. Il était en représentation, gesticulait comme un politicien mexicain de la vieille école, illuminé par les lueurs d'un feu de camp. Pulpo. Baraqué, les jambes arquées dans sa salopette de travail dont sortait une paire de cisailles ou de tenailles, un bandana rouge autour de la tête façon taulard de Los Angeles County.

— Il serait capable de te trancher la gorge, de se marrer, et de rentrer chez lui tout raconter à sa mère qui se marrerait elle aussi, souffla Garrison à l'oreille de Pescatore.

Pulpo adorait narguer les gardes-frontières dès qu'il en avait l'occasion. Il passait de Tijuana à San Diego aussi tranquillement que s'il traversait la rue. Pescatore l'avait déjà vu sauter la barrière à Memo Lane sous le nez d'une voiture de la Frontalière. Il avait trottiné le long de la grille pour les faire enrager. Et quand le véhicule avait pilé à sa hauteur, Pulpo avait bondi sur le capot avant de décoller dans les airs comme un trapéziste. Il s'était accroché à la barrière, qu'il avait escaladée en grognant pendant que deux agents essayaient de lui attraper les pieds. Puis, une fois en haut, il avait levé le poing d'un air triomphant. Au même moment, une bande de voyous avait balancé une pluie de pierres et de briques sur la voiture, explosant le pare-brise et envoyant un des agents à l'hôpital.

Le portable de Garrison sonna. Les jumelles toujours braquées de l'autre côté, Pescatore ne perdit pas une miette de la conversation. Son supérieur parlait par monosyllabes, dans un espagnol parfait malgré son fort accent de *gringo*. Quand Garrison remit son téléphone à sa ceinture, Pescatore baissa les jumelles.

— Mon gars est ok pour demain, lança Garrison à Dillard, qui hocha la tête.

Puis il se tourna vers Pescatore.

— Et toi ?

— Demain, ça m'arrange pas.

— Mouais.

Garrison se pencha pour attraper le paquet de Camel qu'il rangeait dans sa chaussette. Le dos tourné au vent, il alluma une cigarette en la protégeant de la main.

— Alors, Valentin, prêt pour le Grand Jeu ce soir ? Tu paries combien ? Dillard a misé cinquante dollars.

— Oh, tu sais bien que c'est pas mon truc. (Pescatore lui rendit ses jumelles.) En plus, je suis à sec ce soir.

— T'inquiète pas, mon pote, t'auras qu'à rajouter ça à ta note. Allez, on s'y met.

Pendant l'heure qui suivit, Garrison guida Pescatore, Dillard et un autre agent dans une série de manœuvres destinées à tenir à distance la foule amassée sur le remblai. Quatre voitures de patrouille contre les forces conjuguées de l'histoire et de l'économie. Garrison était un spécialiste de la Ligne et un artiste du volant. Il savait exactement jusqu'où s'approcher des migrants en fuite sans les heurter, à quelle vitesse foncer sur la barrière avant de tourner au dernier moment. Les gyrophares clignotaient, les Jeep allaient et venaient, montaient et descendaient la berge, et des silhouettes affolées s'éparpillaient dans tous les sens en les voyant arriver. Les voitures pilaient, soulevaient des nuages de poussière,

repoussaient les groupes qui sifflaient et huaient tout en battant en retraite.

De temps à autre, les agents sortaient de leurs véhicules pour en arrêter quelques-uns – des éclaireurs envoyés par Pulpo et ses acolytes pour tester leurs défenses. Pescatore et Garrison pourchassèrent un trio dans l’herbe haute. Pescatore attrapa un ado qui perdit ses chaussures dans la boue et tituba encore sur quelques mètres, pieds nus. Un peu plus loin, Garrison avait fait s’allonger les deux autres faces contre terre. Il leur colla un coup de pied dans les côtes. Pescatore grimaça. Garrison se mit à rugir aussi fort que s’il mesurait deux mètres cinquante.

— *¡Pinche pollo mugroso hijo de la chingada no te muevas o te doy una madriza, joto!* Quand je te dis de t’arrêter, tu t’arrêtes. Compris, *pendejo*?

Garrison avait souvent expliqué sa vision des choses à Pescatore. Il faut crier, hurler et jurer comme si on allait leur arracher la tête. C’est comme ça qu’on s’impose. C’est ça qu’ils attendent. C’est ce que font les flics mexicains. Si tu restes trop gentil et poli, ils te prennent pour une tapette, Valentin. Un agent doit savoir se faire respecter. Et s’ils essaient encore de s’échapper, qu’ils s’étonnent pas de se faire tabasser. Dès qu’ils veulent courir, tu leur pètes la gueule.

De retour au volant de sa Wrangler, Pescatore dut s’éloigner de la rivière pour rattraper une famille dans un dédale de terrains vagues remplis d’engins de construction. Ils étaient trois et couraient main dans la main entre les grues et les bulldozers. On aurait dit le dessin sur les panneaux jaunes qui mettaient les automobilistes en garde : dans le coin, les routes étaient couvertes de piétons apeurés et épuisés qui se faisaient régulièrement écraser d’une façon aussi macabre que spectaculaire.

Contrairement à la petite fille de la pancarte, celle-là ne portait pas de couettes mais des rubans dans les cheveux et une robe argentée sous une veste en jean. Putain, songea Pescatore, mettez-lui un manteau, au moins. Fait pas chaud. Il éteignit ses phares et attendit un moment près d'une cabane de chantier. La famille apparut, courant le plus vite possible en direction du néon bleu d'un supermarché qu'on apercevait au loin.

Il les dépassa à toute allure, lumières clignotantes, et gueula dans le mégaphone installé sur son toit : « ¡Párense ahí, párense ahí! ¡Migración!»

Ils se figèrent. Pescatore descendit fouiller le père et vida le contenu de ses poches sur le capot de la voiture : un paquet de cigarettes, un briquet, un sac en plastique qui renfermait des papiers d'identité jaunis et un rouleau de billets. L'homme esquissa un sourire timide. Son visage couleur caramel plissé par les rides était encadré de longues pattes. Sa tenue était plus adaptée à une soirée en ville qu'à une rando dans les canyons : bottes de cowboy, veste en cuir violet *Members Only* et pantalon gris.

— Fatigué, dit-il en anglais.

Sa fille pleurnichait dans les bras de sa mère. Pescatore eut honte d'avoir hurlé comme ça. Il aurait pu les appeler doucement par la fenêtre et ils seraient montés sans faire d'histoires.

— Ça va, ma puce, t'inquiète pas, tout va bien.

Puis il lui demanda son âge en espagnol. La mère répondit à sa place : quatre ans. Il la regarda. Un visage rond qui contrastait avec un corps mince. Un jean de marque, un pull et des bottes brodées. Elle était maquillée, les yeux soulignés d'un long trait d'eye-liner. Ses cheveux, comme ceux de sa fille, étaient ornés de rubans colorés. On voyait que toute la famille s'était mise sur son trente et un. Il se demanda si c'était pour mieux

passer inaperçus, ou s'ils voulaient être à leur avantage quand ils atteindraient *El Otro Lado*.

La mère murmura quelque chose à l'oreille de sa fille, qui avait hérité de son visage joufflu, de ses cheveux noirs brillants et de ses yeux. La petite fixa Pescatore et fondit en larmes. Elle serrait contre elle un sac à dos rouge décoré de personnages de dessins animés un peu effacés.

— Je suis avec les gentils, la rassura Pescatore. Hé, mais c'est les 101 Dalmatiens, non ? Pongo et Perdita ? Cruella d'Enfer ? Ouaf, ouaf.

Il fut récompensé par un bref sourire entre deux reniflements. Il les escorta ensuite jusqu'à l'arrière de la Wrangler, où il fit d'abord monter la petite fille avant d'aider la mère en la prenant fermement par le coude.

Puis vint le moment que Pescatore attendait et redoutait à la fois. Alors que le père grimpa à bord, il le retint. Il sortit une liasse de billets de sa poche sans la regarder ; il devait y avoir à peu près douze dollars. Il les lui fourra dans la main.

Surpris, l'homme regarda l'argent, puis Pescatore. Il s'apprêta à dire quelque chose, tendit la main pour lui rendre les billets. Pescatore l'interrompit d'un geste, les dents serrées.

— Prends-les, *ándale*.

Il démarra pour les emmener jusqu'à un fourgon cellulaire. À l'arrière de la Wrangler, le couple échangea quelques mots. Ils se tenaient très droits. La petite fille se pencha contre la grille, juste derrière Pescatore. D'une voix fluette, elle chantonna : « *Cruella d'Enfer, Cruella d'Enfer...* »

Il chanta avec elle. Il pensait à ses insomnies. Et à l'argent. Au début, comme beaucoup d'autres agents, il avait commencé par acheter à manger de temps en temps ou à filer quelques dollars aux cas les plus

poignants, dans le flot de misère qui croisait sa route chaque soir. Après sa titularisation, c'était devenu de plus en plus fréquent. Il mettait de côté des billets et de la monnaie tous les après-midi. Sans vraiment se l'avouer, il arrivait ainsi à une trentaine de dollars. Au début, il essayait de sélectionner les prisonniers les plus fragiles : des femmes d'Amérique centrale avec bébés, des adolescents solitaires. Mais la logique obscure de la charité sélective l'épuisait. Il décida donc d'arrêter de faire le tri entre la misère et le désespoir. Tant qu'il ne s'agissait pas de trafiquants ou de criminels, tant qu'ils le respectaient et ne lui résistaient pas, il pouvait leur donner de l'argent.

Quand ils arrivèrent au fourgon, le père évoqua des études à l'université de Puebla. Sa voix tremblait. Pescatore se demanda si l'homme se sentait insulté ou essayait de le remercier.

— *¿De dónde es usted?* s'enquit le clandestin.

Il avait beau imiter leurs intonations et leurs expressions, ils ne le prenaient jamais pour un Américain d'origine mexicaine. Ils envisageaient plutôt toutes les autres solutions : Portoricain ? *¿Cubano?* *¿Argentino?*

— Je suis de Chicago, répondit Pescatore en refermant la portière coulissante derrière eux. *Suerte.*

Après, le rythme s'accéléra. Les opérateurs radio transmettaient d'une voix calme les alertes des détecteurs de mouvement et les signalements des citoyens, comme s'il y avait une logique à tout cela.

— Un groupe de neuf est en train de traverser à Stewart's Bridge... Un groupe en planque près de Gravel Pit... Cinq à huit individus dans les jardins derrière Wardlow Street.

Au fur et à mesure que la nuit avançait, les annonces devenaient cacophoniques. Garrison dirigeait ses agents

depuis un plateau à proximité de Gravel Pit où se trouvait le télescope à infrarouge. Comme il recevait de plus en plus de signalements de groupes qui essayaient de traverser au nord, il envoya Pescatore dans un lotissement situé à environ huit cents mètres de la Ligne.

— Ça marche fort, mon pote, se réjouit-il dans la radio. J'en ai déjà eu huit. Je vais peut-être battre mon record personnel. Va aider la patrouille montée à nettoyer la zone près de Robin Hood Homes.

À l'entrée du lotissement, Pescatore tomba sur Vince Esparza, un agent de la police montée qui l'avait formé. Pescatore se dressa sur le marchepied de sa Jeep pour lui serrer la main.

— Valentin, s'exclama Esparza. Mon électron libre préféré.

Pescatore avait toujours trouvé son accent de Los Angeles agréable, même quand il l'enguirlandait. Son ancien formateur avait une moustache touffue et une jolie bedaine sous sa veste verte.

— Comment ça va ? demanda Esparza. T'as pas l'air bien, ce soir.

— Oh, tu sais, comme d'habitude. Garrison nous fait cavalier.

Esparza se rembrunit.

— Quel enfoiré, celui-là. Au fait, t'as entendu parler des snipers qu'on a aperçus à Brown Field ? Ils vont envoyer des mecs de la BORTAC avec des M-16 en renfort.

— Sans doute des dealers, non ?

— Ça a commencé au début des vacances. J'avais jamais vu ça. Des snipers. De la dope partout. Des *comandantes* et des politiciens qui se font descendre à Mexico, à gauche comme à droite. Et tous ces AQM : Chinois, Brésiliens, Somaliens, y a même des pays que je connaissais pas.

— On a battu tous nos records d'AQM, nous aussi.

— Moi je me suis coltiné un paquet de Boliviens l'autre soir, putain. Je me suis farci de la paperasse jusqu'à trois heures du mat'. Saloperies d'AQM.

AQM signifiait « Autres que Mexicains » : des étrangers originaires d'autres pays, qu'on ne pouvait donc pas simplement renvoyer à Tijuana. Leur nombre avait brusquement augmenté autour de Noël, quelques mois après la crise qui avait sérieusement touché le Mexique et avait entraîné pas mal de mouvement au niveau de la frontière. Tous les chiffres explosaient : arrestations de clandestins mexicains ou non, prises de coke, de méthamphétamines et de marijuana, agressions, caillassages et fusillades. Devant ce raz-de-marée, le secteur de San Diego avait failli reprendre à Tucson le titre de zone d'intervention la plus chaude de la Frontalière.

AQM signifiait aussi avocat, interprète, migraine et paperasse. Un collègue débordé avait conseillé à Pescatore de tourner les talons s'il tombait sur un étranger qui parlait mal ou pas espagnol. Mais Esparza ne tournait jamais les talons.

— Tu sais bien que les Chinois rapportent du fric aux *federales* et à d'autres à TJ, lui rappela Pescatore. Ils payent cinquante mille dollars pour passer, non ? Les *polleros* ont largement de quoi graisser quelques pattes.

Esparza retenait doucement son cheval ; il tirait sur les rênes, lui caressait les oreilles, le laissait piétiner sur place. Il enleva son chapeau de cow-boy pour s'éponger le front. À trente-cinq ans, il occupait ce poste depuis sept ans. Vu la vitesse à laquelle les agents tournaient à Imperial Beach, c'était déjà un ancien. Il se pencha en arrière sur sa selle et dévisagea Pescatore, qui se doutait un peu de ce qui allait suivre.

— Garrison continue toujours son petit jeu ? demanda Esparza d'une voix calme.

— Ouaip.

Pescatore avait posé un coude sur le toit de sa voiture et l'autre sur le dessus de la portière. Un halo lumineux se déplaçait dans le brouillard : un hélicoptère de la Frontalière était en chasse. Il distingua le bruit du rotor au loin.

— Dis-lui que ça t'amuse pas, ces conneries.

— Vince, c'est mon chef.

— Alors passe dans l'équipe de jour. De toute façon, il serait temps que t'apprennes à te lever le matin. Ce *pendejo* va finir en taule et il vous fera tous tomber avec lui.

La lumière d'un projecteur passa sur le visage de l'agent ; sous son chapeau, ses yeux brillaient d'un éclat dur.

— Pour avoir frappé des clandestins ? Aucun risque. Garrison m'a dit qu'ils portaient plainte contre lui depuis des années. Personne a jamais bougé le petit doigt.

— C'est plus grave que ça. Le FBI et l'Inspection générale ont ouvert une grosse enquête. Ils l'ont dans le collimateur. Il joue les caïds et vous traite comme ses petits chiens, ses boniches. Il croit qu'il peut vous balader comme il veut dans les canyons. Et toutes ces tournées qu'il paye, ces soirées chez lui avec des filles de TJ... tu t'es jamais demandé d'où venait tout ce fric ?

Pescatore repensa à ses débuts et à la première appréciation d'Esparza, cinglante. À l'époque, il était persuadé que son supérieur voulait à tout prix l'éjecter de la Frontalière. Mais les évaluations s'étaient peu à peu améliorées et à la fin de sa période d'essai, Esparza l'avait même recommandé.

Comme s'il lisait dans ses pensées, ce dernier déclara :

— Valentin, je te l'ai déjà dit mille fois : t'as toujours été limite. Tu pourrais faire un super agent si tu t'en

donnais la peine. Mais Garrison est un criminel. La honte de la Frontalière. Il est pas fréquentable. Surtout pour un gamin qui se laisse facilement entraîner.

Déprimé par le sermon, Pescatore répondit d'un ton un peu sarcastique :

— Merci de t'inquiéter, Vince. Mais ça va aller.

Puis il plongea dans son véhicule pour répondre à la radio. Garrison voulait qu'il revienne sur le remblai. Esparza fit la grimace, la moustache tombante, comme un père déçu par son fils.

— Fais gaffe à toi, Valentin. Méfie-toi, déclara-t-il d'une voix solennelle.

— Ça marche.

Minuit approchait. La situation commençait à leur échapper. Des immigrants surgissaient des fourrés, traversaient la route en un éclair et disparaissaient derrière des talus. Il attrapa quelques paysans d'Oaxaca, des *campesinos* trapus et dignes qui parlaient en patois et s'accroupissaient au bord de la route comme par réflexe. La force de l'habitude. Trop captivé par le spectacle pour leur donner la chasse, il observa un groupe de musiciens clandestins en costume de *charro* qui grimpaient la colline en courant, leur instrument sur le dos. Deux mariachis portaient la contrebasse. Ils étaient sans doute en retard pour un concert.

Garrison faisait aller et venir ses agents dans tous les sens. La Wrangler tressautait sur le terrain accidenté et vibrait comme si elle allait tomber en morceaux. Une volée de cailloux s'abattit sur le toit. Les responsables restaient invisibles dans le brouillard ; peut-être que les cailloux s'étaient lancés tout seuls. Garrison hurla dans la radio. En fond sonore, Pescatore distinguait un chœur de voix plaintives.

On est entre les mains d'un malade, songea-t-il. Esparza a raison. Un truc affreux va finir par arriver. Il enfonça l'accélérateur et la Jeep bondit le long de la barrière de métal rouillé.

Deux ombres surgirent devant lui au milieu de la route poussiéreuse. Dangereusement proches. Au ralenti, comme s'il bougeait sous l'eau avec une lenteur terrifiante, Pescatore écrasa la pédale de frein. La Wrangler fit un long dérapage. Lorsqu'elle s'arrêta enfin, les deux silhouettes étaient prostrées, indemnes, dans la lumière des phares. Elles se protégeaient la tête de leurs mains. Deux femmes.

— Pas de problème, souffla Pescatore, encore agrippé au volant. J'ai failli vous écraser et vous tuer. Pas de problème.

Il sortit. Les femmes étaient blotties contre la barrière. Grisé par le soulagement, il prit sans le vouloir le ton enjoué et autoritaire des vieux agents *tejanos*.

— Bienvenue aux États-Unis, mesdames. Vous êtes en état d'arrestation.

On aurait dit deux sœurs et elles devaient avoir une vingtaine d'années. Des cascades de cheveux bouclés autour de visages magnifiques, de type caribéen. Il leva sa lampe vers le haut de la barrière pour vérifier qu'il n'y avait pas de lanceurs de cailloux, puis se retourna vers les femmes. Plus grandes que la moyenne, elles avaient de longues jambes dans leurs jeans moulants. Peut-être honduriennes, ou vénézuéliennes ? Elles lui rappelaient une jeune fille qu'il avait arrêtée un jour dans un fourgon bâché, une Vénézuélienne aux lèvres pulpeuses qui portait des lunettes de soleil et des talons aiguilles, pas du tout adaptés pour traverser la frontière. En tout cas, sûrement des AQM. Ça lui ferait des tonnes de papiers à remplir, mais au moins, il pourrait rester à l'écart de cette foutue Ligne jusqu'à la fin de son service. L'une des femmes

avait enfilé deux pulls sous sa veste en cuir bon marché. Elle tenait toujours ses bras au-dessus de sa tête. Aussi gentiment que possible, il lui demanda d'où elle venait.

— Veracruz, répondit-elle sans lever les yeux.

D'après leurs traits, elles pouvaient effectivement être originaires de cette partie du Mexique, mais leur passeur pouvait aussi les avoir briefées. Pescatore les fit monter dans la voiture.

— Valentin. (La voix de Garrison dans la radio le fit sursauter.) T'es où, mon pote ?

— J'ai attrapé deux AQM. Je les ramène au poste pour les formalités.

— Négatif. J'ai besoin de toi dans mon secteur. Ramène-toi.

— Oui, chef.

Il suivit le chemin de terre qui serpentait vers le sommet d'une colline. Les criquets stridulaient dans le noir. Les pneus crissaient sur les cailloux. En haut, dans une clairière, Pescatore trouva Garrison, Dillard et un agent nommé Macías. Ils se tenaient autour d'une Jeep, les bras croisés, l'air aussi concentré que des chercheurs dans un laboratoire. Les phares des autres véhicules étaient braqués sur la voiture.

Pescatore jeta un coup d'œil dans son rétroviseur : subjuguées par la scène, les deux femmes avaient les yeux écarquillés de peur.

— Bon Dieu, marmonna-t-il.

La Wrangler garée au milieu de la clairière était pleine à craquer de prisonniers. Il y avait des hommes à l'avant, à l'arrière et même dans le coffre derrière la grille. Ils étaient entassés les uns sur les autres. Les corps formaient une masse compacte et grouillante derrière la vitre couverte de buée, comme des poissons dans un aquarium ; un visage ici, un pied là. De temps en temps, les captifs

tapaient contre les fenêtres ou le toit, faisant tanguer le véhicule. On entendait des plaintes et des jurons.

Les migrants étaient devenus des pions dans le Jeu. Quand il était d'humeur festive, Garrison aimait bien organiser des parties. Le Jeu consistait à fourrer le plus possible de prisonniers dans une seule voiture en l'espace d'une nuit.

Garrison accueillit Pescatore d'une nouvelle poignée de main vigoureuse.

— Je te l'avais dit. J'en ai eu douze. Avec les deux tiennes, ça fait quatorze. Et après, à moi le pactole, mon pote.

— Les deux miennes ? s'étonna Pescatore en essayant de rester impassible. C'est des AQM, je dois faire les papiers.

— On s'en fout. Elles disent qu'elles viennent d'où ?

— Veracruz. Mais...

— Ben voilà, y a qu'à les prendre au mot. Transfère tes prisonnières dans mon véhicule, Valentin.

Pescatore attira son supérieur à l'écart. Garrison riait de le voir si mal à l'aise.

— Écoute, siffla le jeune homme, avec tout le respect que je te dois, on peut pas mettre des femmes là-dedans.

— C'est que jusqu'à la fin du service.

— Quand même. Ça se fait pas.

Valentin observa Garrison dans l'ombre en essayant de déterminer si son chef comptait vraiment aller jusqu'au bout ou s'il le faisait juste marcher. De toute façon, ça le mettait en rogne. Garrison le regarda comme s'il s'apprêtait à écraser un cafard.

— Valentin, ces gens enfreignent la loi tous les jours. Ils nous crachent dessus. Ils nous jettent des pierres. Et ça les fait marrer. Ils l'ont bien cherché. Alors commence pas à faire ta femmelette. Obéis.

Dillard s'approcha en poussant un soupir exaspéré.
— C'est bon, Valentin, personne touchera à tes chéries.
— On t'a pas sonné, rétorqua Pescatore. Bouge de là.
— Va te faire foutre, fit Dillard, les lèvres serrées. En plus je comprends rien à ce que tu racontes, espèce de connard de Chicago de mes deux.

Parce qu'il commençait vraiment à s'énerver, et aussi pour impressionner Garrison, Pescatore décida de jouer les brutes. Il fit un pas vers Dillard, la tête inclinée sur le côté. Il avait des fourmis dans les mains et le visage en feu.

— T'as un problème avec ma façon de parler, sale boueux dégénéré ?

Dillard prit un air mauvais et bouscula Pescatore, qui recula seulement de quelques pas. Quand Dillard s'avança, Pescatore s'accroupit et lui balança un grand coup de poing dans le ventre. Garrison s'interposa. Dillard était rouge et hors de lui, la main sur le ventre.

— Hé, Larry, t'es sûr que tu veux te mesurer à Valentin ? gloussa Garrison. Il est pas gros, mais il est féroce.

Garrison tenait les deux hommes à bout de bras, sans inquiétude, comme un arbitre qui s'apprête à relancer le combat. Il ne va pas nous en empêcher, comprit soudain Pescatore. Il adore ça : la bagarre, les pauvres types dans la voiture, toutes ces conneries qui durent toute la nuit.

Soudain, ils furent interrompus par un grand vacarme. La Wrangler était en train de se vider de son chargement ; les prisonniers détalaient dans toutes les directions. Les agents hurlaient sans savoir où donner de la tête.

Pescatore aperçut le type qui libérait les clandestins, accroupi près d'une portière. Un homme aux jambes

arquées, cisailles à la main, bandana rouge autour de la tête. Un homme qui avait osé se faufiler dans les fourrés derrière quatre agents pour ouvrir un véhicule plein de prisonniers.

Pulpo.

Pescatore se précipita vers lui en écartant quelqu'un de son chemin. Pulpo se rapprocha, le visage tordu par une grimace. Il essaya de frapper Pescatore d'un coup de cisailles. L'agent écarta la tête au dernier moment, mais l'impact le fit malgré tout tituber. Le passeur disparut dans les broussailles.

— Je le tiens, lança Pescatore en dégainant sa matraque.

Il se fraya un chemin entre les arbres jusqu'au fond d'un ravin. Il courait à une vitesse incroyable, enivrante et un peu ridicule. Sa tête et sa cheville lui faisaient mal. C'est ta faute, Valentin, ils ont déguerpi et c'est ta faute. Il accéléra encore, déchirant les nappes de brouillard. Il tenait sa matraque comme un témoin de relais. Il sentit quelque chose couler le long de son front. Il goûta : du sang.

— Je le tiens, répéta-t-il dans la radio accrochée à sa veste.

Au pied de la colline, la barrière de la frontière surgit dans la brume. Pulpo s'élança vers un coin où les crues avaient emporté la terre, laissant un espace vide entre deux gros rochers. Il se faufila dans l'ouverture et disparut. Pescatore se laissa tomber à terre, roula sur le sol et se redressa de l'autre côté.

Pulpo jeta un coup d'œil incrédule par-dessus son épaule avant de se jeter au milieu de la circulation sur la Calle Internacional, l'autoroute qui longeait la frontière côté Tijuana. Un taxi break orange et marron, la portière décorée d'inscriptions alambiquées, doubla une voiture et manqua d'écraser Pulpo. Un bus rose couvert de boue

pila en donnant un coup de klaxon rauque qui évoquait le cri d'un animal préhistorique. Pulpo atteignit l'îlot central, haut d'un mètre et aussi large qu'un trottoir. Il trébucha sans s'arrêter tandis que Pescatore se rapprochait. Un camion passa dans un nuage pestilentiel de gaz d'échappement.

Un groupe de migrants qui longeait l'îlot à la file indienne s'arrêtèrent pour regarder l'agent et le passeur.

— Je le tiens, leur dit Pescatore.

Ils faisaient une drôle de tête. Quoi? Vous avez jamais vu un agent de la Frontalière pourchasser un Mexicain jusque dans Tijuana? Alors admirez le travail, connards.

Pescatore avait tout à fait conscience d'avoir franchi la Ligne. Il avait violé le commandement suprême. C'était une attaque suicide en territoire ennemi. Il se demanda ce qu'allait dire Garrison. Et Esparza. Mais il se sentait également libéré et un peu ivre, comme si l'effet combiné du choc sur la tête et de son incursion au Mexique l'avait transformé. En machine à courir. En force de justice. En vengeur masqué. Même s'il fallait courir jusqu'à Ensenada, il aurait ce rat.

Pulpo bifurqua dans une rue résidentielle perpendiculaire à la Calle Internacional. Une petite rue calme, mal pavée et peu éclairée de la Zona Norte où flottaient des odeurs de cuisine. Des barrières branlantes entouraient des maisons basses peintes en orange, vert ou bleu. On apercevait un terrain vague un peu plus loin, peut-être une cour d'école.

À mi-chemin, Pulpo se retourna une nouvelle fois pour lui jeter un regard inquiet. Il se mit à zigzaguer avant de prendre à gauche sur le trottoir en renversant un portail. Pescatore le poursuivit le long d'un chemin de terre entre des maisons traditionnelles, sautant par-dessus les ordures comme dans une course d'obstacles.

Pneus de vélos, pièces de voitures, abri de jardin aménagé dans une cabine de pick-up posée sur des briques. Au bout du chemin, il découvrit une cabane en bois.

Pescatore rattrapa le passeur au moment où il atteignait la porte ouverte. Il empoigna sa matraque comme un javelot et donna un grand coup dans le dos de Pulpo, juste sous les bretelles de sa salopette. Il y eut un bruit sourd très satisfaisant.

Le coup les projeta tous les deux vers l'avant, à travers un rideau de perles suspendu dans l'entrée. Pescatore abattit à nouveau sa matraque et Pulpo s'écroula en hurlant dans un fauteuil miteux. Pescatore leva la matraque à deux mains, prêt à frapper encore. Une ampoule se balançait au-dessus de leurs têtes, éclairant la scène par intermittence comme un stroboscope. Un salon humide plein à craquer, un autel orné d'une statuette de la Vierge de Guadalupe, des bougies, une énorme télé flambant neuve qui ne cadrerait pas avec le décor. La radio était allumée. Le rideau de perles cliquetait dans l'entrée. Pescatore et Pulpo soufflaient bruyamment.

Une petite femme aux traits tirés, en survêtement, sortit de l'ombre derrière le fauteuil. Elle tenait un bébé sur sa hanche, torse nu dans une salopette. La femme ouvrit la bouche, sans un mot. Pulpo était étalé dans le fauteuil, une jambe sur un accoudoir, le bandana de travers sur le front. On aurait dit qu'ils posaient pour une photo : la vie de famille chez les Pulpo.

Des points lumineux dansaient devant les yeux de Pescatore. La matraque qu'il brandissait comme la hache d'un bourreau pesait une tonne. Sa radio grésilla. Les autres agents l'appelaient. Ils avaient lancé des recherches de l'autre côté. À San Diego.

Pulpo l'observait, les yeux plissés. Sa poitrine se soulevait à chaque respiration. Il restait prostré dans son

fauteuil à attendre le prochain coup, une expression incrédule et un peu niaise sur le visage. De près, il paraissait plus jeune ; sa barbe était mal rasée.

Pescatore baissa la matraque. Il reprenait peu à peu son souffle.

Il parvint à parler d'une voix plutôt calme malgré les circonstances. Il dit lentement :

— *Ahora sé donde vives, hijo de la chingada.*

Maintenant je sais où t'habites, fils de pute.

Les traits de Pulpo se figèrent en un masque méprisant.

— *Bienvenido a tu casa*, grogna-t-il.

Bienvenue chez toi, la formule de politesse typique des Mexicains.

Pescatore tourna les talons et détala.

Il courait à grandes foulées, essuyant d'une main maladroite le sang qui coulait sur son œil gauche et lui obscurcissait la vue. Il songea au jour où deux agents avaient poursuivi un alcoolique récalcitrant jusqu'au milieu de la rivière. En se débattant pour l'arrêter, ils avaient franchi la frontière internationale ; manque de chance, le photographe d'un journal mexicain avait immortalisé la scène. Il y avait eu une enquête interne, des gros titres rageurs à Tijuana, des problèmes diplomatiques. Les deux agents avaient été mis à pied et l'un d'eux avait fini par démissionner. Tout ça pour quelques mètres de l'autre côté de la Ligne. Cette fois, si Pescatore se faisait prendre, il faudrait au moins une crucifixion pour calmer les Mexicains.

Il dévala la rue, escorté par les aboiements des chiens qui le poursuivaient le long des grilles. Une cacophonie de klaxons accompagna sa traversée de la Calle Internacional en direction du nord. Les migrants massés sur l'îlot central n'avaient pas bougé ; un avorton à la peau tannée sous son chapeau de paille le regarda en secouant la tête. Pescatore entendit une sirène au loin. Est-ce que

les *judiciales* étaient déjà sur ses traces ? En tout cas, si ces enfoirés voulaient lui confisquer son arme, il faudrait d'abord qu'ils lui passent sur le corps.

Vue sous cet angle, la barrière paraissait beaucoup plus haute. Impossible de retrouver le trou par où il était passé à l'aller. Pas de prises visibles pour les mains, à se demander comment ces gens réussissaient à l'escalader si vite tous les jours. Il repéra un vieux frigo appuyé contre le métal. Il grimpa dessus, jeta sa matraque et sa lampe torche de l'autre côté dans le noir. Derrière lui, il entendait des huées, des insultes et des sifflets : la foule se rassemblait, prête à le lyncher. Il s'écorcha les mains et l'aisselle sur le dessus du grillage. Le métal tranchant déchira son uniforme. Une bouteille vint s'écraser tout près de lui, projetant des éclats de verre un peu partout.

Il se hissa de l'autre côté avec un gémissement. Pendant quelques secondes douloureuses, il resta suspendu d'une main, la chair entamée par l'acier, puis il lâcha. Il atterrit face contre terre sur le sol américain.

Des véhicules de la Patrouille frontalière approchaient. Un hélicoptère tournait au-dessus de sa tête, très bas ; le souffle et le bruit du moteur accentuaient sa migraine. Il se releva, fit un pas vers la droite, un pas vers la gauche. Un demi-cercle de lampes, de phares et de projecteurs le cloua sur place. Une voix amplifiée et déformée par un haut-parleur se mit à aboyer.

Pescatore resta adossé un moment à la barrière. Enfin, il s'avança dans la lumière. Les mains en l'air.